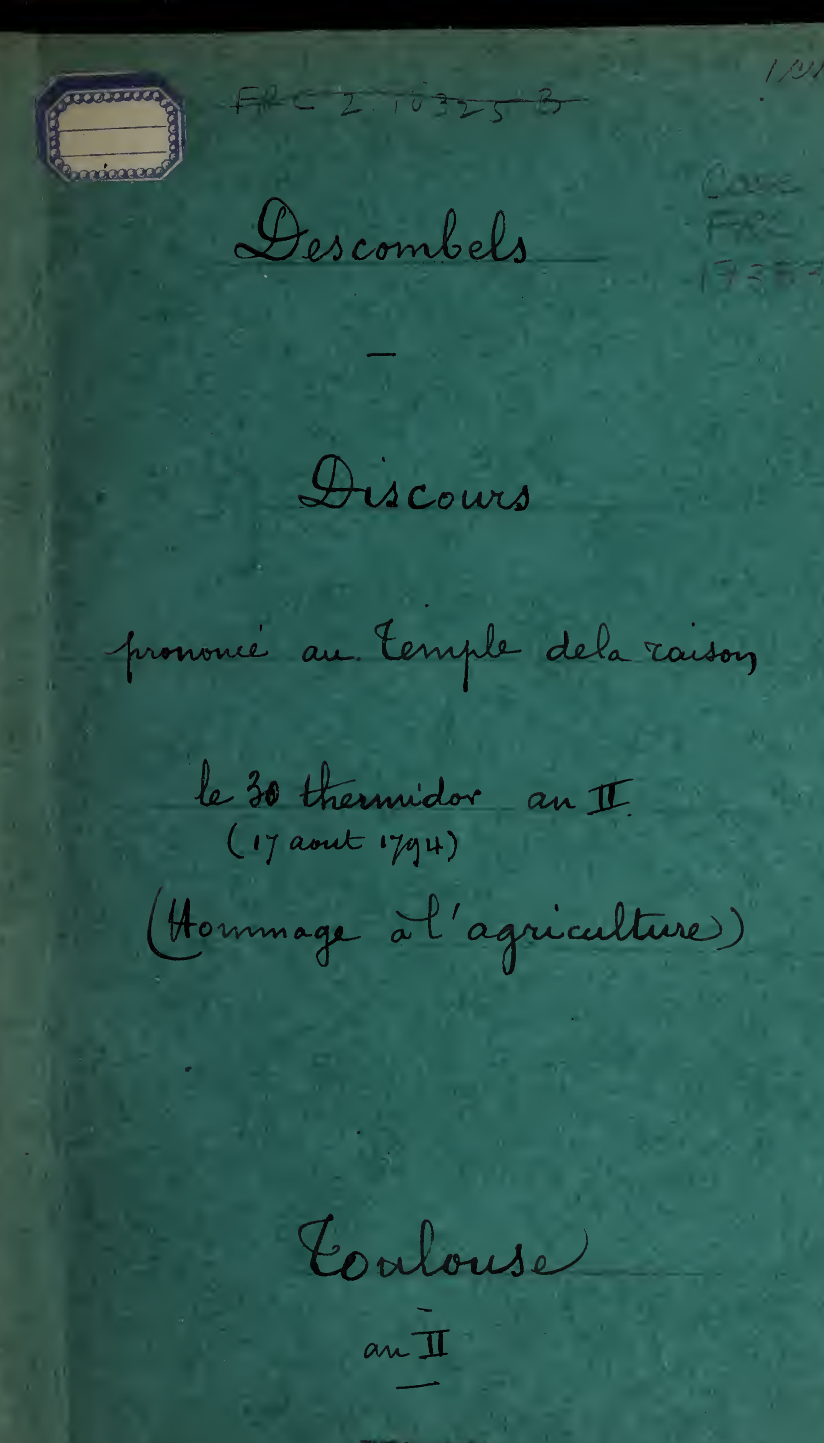


Descombels

—

Discours

prononcé au temple de la raison

le 30 thermidor an II.
(17 aout 1794)

(Hommage à l'agriculture)

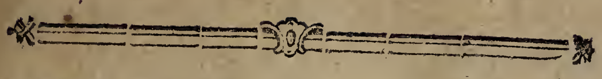
Toulouse

—

an II

—

17 août 1794.



HOMMAGE A L'AGRICULTURE.

DISCOURS prononcé au Temple de la Raiſon,

LE DÉCADI 30 THERMIDOR,

PAR le citoyen DESCOMBELS, Agent national près le Diſtrict de Toulouſe.

EN préſence du Peuple & des Repréſentans DARTIGOEYTE & CHAUDRON-ROUSSAU.

CITOYENS,

NOUS ne devons jamais oublier les vues politiques qui ont déterminé la Convention à établir les fêtes décadaires, ſi nous ne voulons pas nous éloigner du véritable eſprit qui doit préſider à leur célébration : ſon intention ne fut pas de remplacer les ſolennités d'un culte autrefois dominant, & qui commence déjà d'être oublié ; mais elle voyoit qu'après un certain nombre de

jours de travail, le repos n'étoit pas moins néceſſaire aux forces de l'eſprit qu'à celles du corps ; & elle a tracé par une loi ces diviſions politiques du temps, qui devoient après dix jours de fatigue en deſtiner un au repos & au délaſſement. Elle voyoit que l'amour de la patrie eſt le ſeul culte qui doit dominer dans les républiques, que ce ſentiment s'enflamme dans les aſſemblées publiques des patriotes ; & elle a inſtitué les réunions d'amis de la liberté, qui viennent en commun prendre part à ſes travaux, à ſes dangers, à ſes ſuccès, jurer de la défendre, & honorer les vertus de ceux qui ont bien mérité d'elle. Toutes les inſtitutions utiles dans la ſociété, toutes les idées propres à élever le cœur & l'eſprit, doivent être protégées & honorées dans une république ; & la Convention a conſacré chaque décade à honorer quelqu'une de ces inſtitutions, à rappeler quelqu'un de ces ſouvenirs : voilà l'eſprit dans lequel nous devons célébrer les fêtes décadaires ; & quoique la Convention n'ait fait encore qu'indiquer le motif de ces ſolennités, quoiqu'elle n'en aie pas encore ordonné la pompe extérieure, c'eſt toujours entrer dans ſes vues que de célébrer les

glorieux travaux de l'habitant des campagnes.

La Convention a invité les artiſtes, les poètes, à propoſer les cérémonies nobles & ſimples, les chants vertueux & patriotiques qui doivent embellir la fête de l'agriculture; mais y aura-t-il un ornement plus beau que la préſence des vertueux agriculteurs, dont les cheveux blanchis & le viſage ſerein atteſtent les mœurs pures & les honorables fatigues? que celle de leurs fidelles compagnes, qui partagent & adouciſſent leurs travaux, qui forment à la patrie des enfans dignes d'elle, & fixent autour de leurs tranquilles habitations le bonheur qui fuit le tumulte des villes & le déſordre des plaiſirs?

Vertueux habitans des campagnes, trop long-temps l'opulence inſolente avoit dédaigné votre profeſſion; le pouvoir deſpotique l'avoit opprimée, l'avidité fiſcale l'avoit tourmentée: trop long-temps la politeſſe affectée des villes avoit ri de votre naïve & franche ſimplicité. En nous rapprochant de la nature, la Convention nous a auſſi rapproché de vous; en proclamant la vertu, c'eſt parmi vous qu'elle en a cherché les modeles.

Toutes les professions utiles à la société sont aussi des professions honorables dignes de l'homme ; & s'il pouvoit y avoir entr'elles quelque inégalité, l'avantage resteroit à celles qui sont les plus utiles. Plus un citoyen peut contribuer au bonheur de ses semblables, plus il peut fournir aux besoins de ses concitoyens, assurer leur tranquillité, leur donner des exemples de vertu, plus il a des droits à la reconnoissance, à l'estime publique, à la bienveillance générale. Par quelle étrange prévention ce principe si vrai auroit-il été si méconnu ou si mal appliqué ? par quelle fatalité les laboureurs & les habitans de la campagne, cette portion si utile & si estimable de la société, sembloient-ils avoir perdu leurs droits à la considération & aux distinctions honorables ? Cependant dans la grande famille des hommes, ce sont eux qui sont les aînés.

Le premier besoin de l'homme est celui de pourvoir à sa nourriture ; son premier travail est celui d'arracher du sein de la terre les productions qu'elle nous offre : aussi c'est dans les campagnes que se sont établis les premiers habitans ; & ces villes opulentes que nous occupons, ces manu-

factures qui doublent les produits de l'induſtrie, & rendent les nations étrangeres tributaires de la France; ces vaſtes magaſins de marchandiſes qui fourniſſent à tous nos déſirs, ces emplois ſi variés de la ſociété qui nous ouvrent tant de ſources de fortune, préſentent tant d'occaſions de faire valoir les avantages de la nature & de l'eſprit; ces fonctions publiques qui ſont l'objet de tant de déſirs & d'ambition, rien de tout cela n'exiſteroit, ſi dans l'origine une famille de laboureurs n'avoit défriché la terre où elle s'étoit fixée, ſi elle n'avoit élevé une poſtérité nombreuſe, ſi, par ſes travaux journaliers, elle n'avoit augmenté chaque année d'une nouvelle récolte, les fonds acquis par les récoltes précédentes, ſi elle n'avoit pas réuni dans un petit endroit les nombreux rejetons qui devoient leur origine à cette premiere famille, ſi elle n'avoit fourni à la nourriture de tous ceux dont le travail devenoit inutile à la culture du ſol; rien de tout cela ne ſubſiſteroit, ſi ces honnêtes laboureurs, héritiers immédiats de ces premiers poſſeſſeurs de la terre, ne continuoient leurs travaux, & ne tiroient chaque année de la ſource inépuiſable

de leurs terres, de quoi ſatisfaire à l'avidité inſatiable de nos beſoins toujours renaiſſans.

Que ſont les grandes villes, ſinon les colonies des habitans de ces mêmes campagnes ſur leſquelles elles prétendoient une inſultante ſupériorité? Ce ſont ces habitans qui ſont les premiers propriétaires, c'eſt à eux qu'appartenoient les premieres richeſſes; ils en ſeroient encore les maîtres, ſans les crimes qui ont en tout temps ravagé la ſurface de la terre, détruit ſes moiſſons, diſperſé ſes habitans, & répandu la mort, la pauvreté, la déſolation & l'eſclavage dans les mêmes lieux que le travail, la liberté & l'amour de ſa propriété avoient rendu féconds : ainſi le crime a dérangé l'ordre de la nature & le cours ordinaire de ſes lois; c'eſt à la vertu républicaine à réparer cet outrage; c'eſt à elle à repeupler les campagnes; elle y fera revivre l'aiſance, la tranquillité, le bonheur; elle rendra à ſa premiere conſidération une profeſſion honorable dont elle a toujours été chérie.

Et quelle portion de la ſociété eſt plus féconde en exemples de vertu? quelle eſt celle qui eſt plus rapprochée de ces devoirs que la nature ſeule

indique, qui font une satisfaction & une jouissance pour elle, & ne coûtent des efforts qu'à l'égoïsme & au froid calcul de l'intérêt personnel? Libre des passions qui font le malheur de notre vie & le désordre de nos mœurs, éloigné des occasions qui en déploient le germe dangereux, occupé d'un travail dont tous les jours sont marqués par des opérations différentes, le laboureur ignore le plus souvent les orages qui agitent les villes ; tranquille sur la terre qu'il fertilise par ses sueurs, il admire chaque jour le travail de la nature ; il voit se développer insensiblement toutes les productions de la terre. Le printemps amene les fleurs, l'été lui donne ses fruits & sa moisson ; les travaux de l'automne préparent les récoltes de l'année suivante, & les glaces même de l'hiver sont utiles au succès de ses soins. Il admire, sans la comprendre, la marche réguliere de l'astre qui le rappelle chaque jour à ses travaux ; il s'étonne des effets bienfaisans de sa chaleur ; il le suit de l'œil lorsqu'il termine pour nous sa carriere, & laisse paroître ce nombre immense d'étoiles dont son éclat absorboit la lumiere. Témoin attentif de ce bel ordre des merveilles

de la nature, il éleve ſon idée juſqu'à l'Etre ſuprême qui en a dicté les lois & le cours immuable, & ſe livre envers lui à tous les ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance. Dites-nous, vertueux agriculteurs, combien de fois vous avez interrompu vos travaux, pour lui rendre cet hommage ? combien de fois vous l'avez répété dans le ſein de vos familles ? Vous ne parlez jamais de l'abondance de vos moiſſons, de la fécondité de vos travaux, ſans en rendre grâce à l'Etre ſuprême qui a réglé l'ordre des ſaiſons & leur influence ſur les productions de la terre.

Eh quoi ! penſeriez-vous donc que cet hommage ſi vrai, ſi profondément gravé dans nos cœurs, lui ſoit moins agréable, parce qu'il eſt moins ſolennel ? Penſeriez-vous en avoir moins bien acquitté la dette de tout homme envers lui, parce que c'eſt dans les champs, ſur votre charrue, au milieu de vos travaux que vous l'avez acquittée ? Et qu'avez-vous beſoin de prêtres pour lui adreſſer vos vœux ? Ils ſont plus purs quand ils lui ſont offerts par vous-mêmes, quand ils lui ſont offerts dans ſon temple univerſel, ſous la voûte même du ciel ?

& quel prêtre lui feroit plus agréable que le vieillard vertueux entouré de la famille nombreufe qu'il a élevée, qu'il laiffe héritiere de fes exemples & de fes leçons. Renoncez donc à ces hommes inutiles ou dangereux, qui n'établiffent que fur l'erreur & la fuperftition les droits qu'ils ufurpent à votre confiance. Quelles terreurs ridicules vous feroient regreter leur miniftere, lorfque le cours ordinaire de la nature, ou quelque accident fépare l'ame immortelle du corps auquel elle eft unie? La douleur, les regrets ne peuvent être que pour les parens, les amis qui vous furvivent; quelle inquiétude doit-il refter à celui dont les mœurs ont toujours été pures, dont la vie a été confacrée à la pratique de tous les devoirs de l'homme.

C'eft dans les campagnes, c'eft parmi leurs fimples habitans que ces devoirs font mieux connus, & plus fidellement pratiqués. C'eft là que le citoyen formé dès l'enfance à aimer le travail, contracte l'habitude de cette heureufe difpofition, qui double les forces de l'homme, l'endurcit aux fatigues, & l'inftruit à ne rien craindre que l'oifiveté, le plus impolitique & le plus

dangereux des vices. C'eſt là qu'un repas frugal répare les forces épuiſées par le travail, loin de les énerver comme nos banquets ſomptueux ; & dans les jours où l'amitié, la confiance, l'hoſpitalité réuniſſent des familles à une table nombreuſe, la joie franche qui préſide à ces repas, la frugalité généreuſe qui en dicte l'ordonnance, les rend de vraies fêtes civiques, & non des orgies voluptueuſes. C'eſt là que la bonne foi préſide à tous les traités, que la probité ſévere les exécute ; c'eſt là que la mere de famille ſe livre avec conſtance & avec plaiſir à tous les ſoins domeſtiques ; c'eſt là qu'elle fait le bonheur de l'époux qu'elle a choiſi, qu'elle éleve avec ſoin les enfans qu'elle a donnés à la patrie, qu'elle embellit ſa vie privée par la réunion de toutes les vertus qui aſſurent le bonheur ; c'eſt là que l'hoſpitalité généreuſe partage avec le voyageur les richeſſes champêtres que le travail lui a acquiſes ; c'eſt là que l'humanité tend une main ſecourable au malheureux, ſoulage & prévient ſes beſoins, le conſole dans l'infortune & le ſoutient dans les infirmités de la vieilleſſe ; c'eſt là enfin que la patrie trouve des

braves défenſeurs qui combattent pour elle, qui s'animent à ſa voix d'une ardeur guerriere, qui volent au combat avec l'enthouſiaſme de la vertu & de l'honneur, & n'en reviennent qu'en ramenant la victoire. Habitans des villes, c'eſt là que nous trouvons des leçons & des modeles : pourquoi donc oſerions-nous les calomnier ? N'accuſons pas les habitans des campagnes des vices que ſouvent la malignité, & quelquefois auſſi une injuſte ſévérité ſe plaît à reprocher à quelques-uns d'eux ; ces vices ſont les triſtes reſtes de l'ignorance dont un gouvernement perfide voulut les envelopper ; ce ſont les ſuites funeſtes du joug d'eſclavage qu'il avoit appeſanti ſur eux. Deſtinés à la vertu par la nature ſeule, formés à ſa pratique par les occupations habituelles de leur vie, il ne leur manque que les lumieres pour en diſtinguer toujours les devoirs ; & le défaut d'inſtruction fut la faute du gouvernement, & non le tort de leurs conſciences.

Reſpectables agriculteurs, c'eſt à la révolution que vous devez les premiers bienfaits qui vous ont rendu à l'égalité civile, à la jouiſſance de de tous les droits que vous a donné la nature,

& que des lois ſages doivent vous conſerver. Vous étiez accablés par le poids de la féodalité ; des redevances onéreuſes vous ôtoient le produit de vos travaux, des ſervitudes injuſtes en altéroient la jouiſſance : la loi les a éteintes. Les prêtres s'étoient appropriés une partie de vos récoltes pour prix des inutiles ſervices qu'ils vous offroient ; aujourd'hui vous moiſſonnez ſeuls dans les champs que vous enſemencez. Ces champs étoient ravagés par des animaux voraces, & dont la vie étoit en quelque ſorte mieux protégée par les lois que la vôtre même ; aujourd'hui vous ne connoiſſez plus d'ennemis qui puiſſent impunément dévaſter vos propriétés. D'avides financiers vous arrachoient l'impôt avec rigueur, & le ſurchargeoient encore de ce que leur ingénieuſe cupidité pouvoit y ajouter ; ils ont porté la peine de leurs concuſſions, & les contributions que l'état exige de vous aujourd'hui, entrent en entier dans le tréſor de la république, d'où elles ne ſortent plus que pour les dépenſes utiles à ſon entretien. Vous ne connoiſſiez l'état dont vous faiſiez partie, que par les impôts qu'il vous demandoit, par les corvées qu'il exigeoit de vous,

par les lois que ſes délégués vous donnoient ; aujourd'hui, chaque village forme une petite famille, qui a ſes officiers publics, ſes droits, & ſa part dans les droits de la grande famille. Le gouvernement ancien ne ſongeoit à vous que pour vous arracher quelque choſe du produit de vos ſueurs ; la république ne voit en vous que des enfans dont elle veut aſſurer le bonheur par des reglemens ſages, par des inſtitutions utiles.

Voilà les fruits que vous avez retirés de la révolution ; c'étoit déjà beaucoup pour votre avantage & le rétabliſſement des droits qui vous avoient été enlevés. Ce n'eſt pas encore là tout ce qu'elle médite pour vous ; ce n'eſt pas ſeulement la propriété qu'elle veut vous aſſurer, c'eſt la conſidération que mérite votre profeſſion utile ; c'eſt tous les encouragemens qui peuvent la faire aimer, la faire embraſſer avec le même empreſſement qui eſt quelquefois proſtitué à des arts frivoles. Déjà les comités de la Convention lui ont propoſé de déclarer que l'agriculture, chez un peuple libre, eſt le premier des arts ; de récompenſer, par des prix annuels, la vertu,

le travail, l'habileté; d'admettre auſſi à l'honneur d'avoir des ſtatues dans le lieu de ſes ſéances, les hommes dont le mérite a été de ſervir l'agriculture, & de lui conſacrer leurs talens & leurs lumieres. Ils lui ont propoſé de ſuſpendre à la voûte du temple des lois, comme une décoration aſſortie aux emblêmes de la liberté, la charrue qui a tracé vos pénibles ſillons; de donner aux généraux qui ont ſauvé la patrie, aux ſoldats qui ont bien mérité d'elle, des terres à cultiver, en récompenſe de leurs ſervices, afin que les mêmes mains accoutumées à manier l'épée pour la défendre, ſe forment auſſi à manier les inſtrumens de labourage pour la nourrir.

La Convention a reçu toutes ces propoſitions; elle les a accueillies avec les applaudiſſemens qu'excitent toutes les vues utiles qui lui ſont offertes, & ſes premiers regards ne ſe fixeront ſur vous que pour vous en aſſurer l'effet.

Citoyens des campagnes, vous avez acquis une patrie; elle vous a rendu la ſureté, la propriété, l'honneur; que votre cœur ſe forme donc à en chérir les lois; qu'en penſant à elle, il ſente ſe

développer les ſentimens de reconnoiſſance & de dévouement que lui doit tout bon citoyen. Repoſez-vous avec confiance ſur les ſoins généreux qu'elle prend de vous ; repouſſez les ſuggeſtions perfides par leſquelles on voudroit vous égarer ; venez ſouvent dans ces jours conſacrés au repos du travail & aux fêtes civiques, venez au milieu de vos freres des villes prendre part aux ſuccès de la république, & vous réjouir de ſes triomphes ; vous y trouverez l'amitié, la confiance, la conſidération. Rompez cette barriere politique que le deſpotiſme établiſſoit entre les villes & les campagnes. Quelle différence peut-il exiſter entre les enfans d'une même famille ? Ces communications fréquentes établiront entre nous un échange de ſervices réciproques ; vous trouverez parmi nous des lumieres, vous nous donnerez l'exemple de vos vertus, vous apprendrez parmi nous les détails des combats & des victoires de la république ; vous nous direz comment vous formez à la patrie des enfans capables de la défendre ; nous vous inſtruirons des travaux de la Convention pour le bonheur du peuple ; vous nous direz comment le cœur de

vos enfans est formé par vous à la reconnoissance des bienfaits qu'elle leur procure.

Vous irez reporter à vos concitoyens le récit des témoignages d'affection que vous aurez eu parmi nous ; vous leur direz qu'ils doivent compter parmi nous autant de freres & d'amis que de bons citoyens ; vous leur parlerez de la mere commune, *la patrie*, dont les yeux sont ouverts sans cesse sur eux ; vous leur apprendrez à ne prononcer son nom qu'avec des sentimens d'amour & de reconnoissance ; & vous aurez bien mérité d'elle, en lui conservant des citoyens fidelles dignes de la liberté, & de tous les droits dont elle leur a rendu l'usage.

A TOULOUSE,

Chez la citoyenne DESCLASSAN, imprimeur du district & de la municipalité.